



## Les Cinq Montagnes

C'était un pays blanc de neige et gris de roches. C'était un pays de froid, de vents et de rudesse. C'était un pays où étaient les plus hautes montagnes de la Terre.

Toutes étaient hautes. Hautes à caresser le ciel. Hautes à toucher le soleil quand c'était le jour, et la Lune quand venait la nuit.

Aux cinq plus grandes, Dieu avait donné un nom : Kâhâm'a, enveloppée de brumes éternelles, était la plus modeste. Elle était au Nord. Nôsha, la dépassait et lançait ses pentes abruptes au Midi, puis se perdait dans l'azur. Plus hautes encore, les arêtes vertigineuses d'Yyast à l'Orient et d'Yyassab à l'Occident défiaient les aubes et les couchants. Enfin, au centre du pays, dominant le Monde et parlant aux étoiles, se dressait Aster, la plus haute parmi les hautes.

Peu d'hommes vivaient dans ce pays. Une poignée, pour tout dire. Ils habitaient au pied des grandes montagnes. Depuis le commencement des temps, ils habitaient au pied des grandes montagnes. Les montagnes les protégeaient et ils gardaient les montagnes. Aucun d'entre eux n'en avait gravi les pentes, ni foulé les sommets. Aussi loin que remontait leur mémoire, jamais ceci n'était arrivé. Non qu'ils fussent particulièrement craintifs, ou révérencieux. Non. Ils considéraient une telle entreprise simplement inutile. Ainsi était-ce depuis bien des générations. Jusqu'au jour où naquit Sassassolan.

Dans la langue de ces hommes, ce nom signifiait « Celui qui est fort ». Et fort, Sassassolan l'était. Un beau bébé, a-t-on coutume de dire. Mais on dit là bien peu : Les sages-femmes qui l'aidèrent à venir au monde ouvrirent des yeux ronds de surprise devant ce nourrisson deux fois plus grand que tous ceux qu'elles avaient vu

naître. Quand il fallut le langer, on usa le double de tissus. Quand il fallut le baigner l'on s'y mit à plusieurs. Sassassolan sut marcher à un mois, et courir à deux. A son premier anniversaire, il arrivait au garrot d'un bœuf. A son second, il le dépassait de cinq têtes et c'est lui qui l'abattit à son troisième, d'un unique coup de merlin.

Bien des forts sont aussi des brutes. Sassassolan faisait exception. Il avait l'esprit incroyablement vif et la prunelle lumineuse. Curieux de tout, naturellement doué, il apprenait vite et retenait bien. Les chiffres lui étaient faciles, la lecture aisée. Mais par-dessus tout, c'étaient les cartes que Sassassolan aimait étudier. Les cartes de son pays. Il rêvait bien souvent devant ces cartes étalées sur la table, le soir venu, et soupirait en les roulant, quand il était l'heure de dormir. Alors son sommeil le prenait et l'emportait vers les montagnes de son pays. Le pays où étaient les plus hautes montagnes de la Terre.

Le jour de son dixième anniversaire, ainsi que le voulait la tradition, Sassassolan fut autorisé pour la première fois à émettre un vœu devant l'Assemblée des Sages. Cette cérémonie était très importante, car le premier vœu émis était supposé être le plus pur et le plus sincère, et chaque homme de ce peuple, tout au long de sa vie, mesurait son bonheur à l'aune de ce qu'il avait alors souhaité. D'autres vœux étaient prononcés les années suivantes, mais seul le premier était pour chacun considéré comme sacré. Ce souhait était prononcé, gravé sur une pierre plate et conservé par le Gardien des Vœux.

« Mon souhait est de gravir chacune de nos montagnes et d'en atteindre le sommet. » Telle fut la phrase prononcée par Sassassolan devant l'Assemblée des Sages. Le Scribe, qui se tenait à la gauche du Doyen, leva un sourcil et regarda celui-ci d'un air perplexe. Devait-il vraiment graver sur la pierre plate ce qui venait d'être dit ? Car enfin, jamais l'on avait entendu un tel souhait. D'habitude, le premier vœu avait pour objet des choses plus utiles, ou plus évidentes. La famille, la santé, un talent particulier, un savoir, une richesse. Le Doyen des Sages leva deux sourcils, regarda à son tour le Gardien des Vœux, qui lui-même plissa le front et regarda les cinq autres Sages. Enfin, tous tournèrent leurs yeux vers Sassassolan. Le Doyen toussota et lui demanda de bien vouloir répéter son souhait, non sans lui en réitérer la grande importance. Du haut de ses dix ans et de sa taille d'ours, Sassassolan dit à

nouveau « Mon souhait est de gravir chacune de nos montagnes et d'en atteindre le sommet. ». Le Doyen pinça les lèvres, s'éclaircit la voix, et, finalement, prononça la phrase rituelle de réception du Voeu. Le stylet de métal grinça sur la pierre, accompagnant la basse mélodie entonnée par les Cinq Sages. Puis le Scribe enveloppa la pierre gravée d'une étoffe de soie grise, la tendit à Sassassolan qui la baisa par trois fois avant de la remettre entre les mains du Gardien des Vœux. La cérémonie s'acheva.

Durant tout le repas de fête qui s'ensuivit et tout au long l'après-midi, Akalassolan, le père de Sassassolan fut assailli par les questions et les commentaires. « Etrange », « Bizarre », « Incongru » jusqu'à « Inutile » et « Stupide » ; tels étaient les qualificatifs employés. On convenait que Sassassolan était un garçon parfaitement exceptionnel, mais tout de même. Aussi, lorsque le dernier invité repus eût franchi, à la nuit tombée, le pas de sa maison, Akalassolan, à contrecœur, demanda à son fils la raison de son vœu. Cela ne se faisait pas. Sassassolan eût pu en prendre ombrage. Mais sa sagesse était à la mesure de son intelligence : grande et précocité. Il comprit bien l'embarras de son père.

« Père, Ô ma Source. Il n'y a pas de raison. Simplement une envie qui me chauffe le ventre, fait battre mon cœur et me tourne la tête. Seulement un désir profond, irrépressible, plus grand que celui de l'affamé un jour de festin. Plus puissant qu'une avalanche aux premières douceurs. Je ne peux te donner d'autre réponse, Père, Ô ma Source.

Akalassolan regarda son fils. Le feu crépitait dans l'âtre. Dehors, le vent était tombé. La neige viendrait bientôt.

« Mon Fils, ma Seconde Vie, quand partiras-tu ? »

« Aux lueurs du printemps, répondit Sassassolan. Je serai de retour aux premiers froids. Puis je repartirai au printemps suivant, pour revenir avec l'hiver, Père, Ô ma Source. Il en sera ainsi autant d'années que nécessaire, car je veux fouler le sommet de toutes nos montagnes.

Cet hiver-là fut très dur. Le froid, la neige et la bise malmenèrent hommes et bêtes. Sassassolan se partagea entre les rudes travaux domestiques et la préparation minutieuse de son voyage. Plus la saison avançait, plus son corps gagnait en

vigueur et son regard en lumière. La défiance à son égard se mua peu à peu en curiosité qui fit place à une confiance chaque jour plus enthousiaste. Ce furent d'abord ses amis, enfants comme lui, puis les siens, ceux de son sang. Ce furent après tous les hommes et les femmes de ce peuple. Ce furent enfin les Sages.

Lorsque les premiers bourgeons des arbres-à-sucre se formèrent, et que les fleurs-clochettes percèrent la neige, Sassassolan mêla ses larmes à celles de son père, endossa son sac et quitta le village en direction du Nord.

Dans la vallée les fleurs s'ouvrirent puis fanèrent, les fruits mûrirent puis tombèrent. Tombèrent enfin les feuilles. Les arbres étaient presque nus quand Sassassolan reparut. Il avait encore forci. Son visage était éclatant. La joie de le revoir fut immense. Bien vite on dressa une grande table pour le banquet. Dix chèvres et douze agneaux achevèrent leur vie sur les broches, on perça un tonneau et on dansa autour du feu, au son des flûtes et des tambours.

Sassassolan fut pressé de questions.

« As-tu gravi toutes les montagnes du Nord » ? voulurent savoir les gens

« Oui. L'une après l'autre, ainsi que je le désirais ». répondit-il.

« En as-tu atteint les sommets » ? demanda son père.

« Oui, Père, Ô ma Source. L'un après l'autre, ainsi que je le souhaitais », dit l'enfant.

« Es-tu monté jusqu'au sommet de l'immense Kahâm'â », s'enquit le Doyen des Sages.

« J'ai vaincu les pentes de Kahâm'â et en ai foulé le sommet » lui dit Sassassolan

« Alors, poursuivit-il, j'ai contemplé des paysages indicibles de beauté. J'ai admiré des aubes que je ne peux décrire, et des crépuscules qui m'ont fait pleurer. Et j'ai vu loin, si loin que j'ai cru perdre mon regard »

Tous furent impressionnés, et tous furent émerveillés. Sassassolan poursuivit son récit tout au long de la nuit, et ni le froid de ce début d'hiver, ni le sommeil n'eurent raison de l'attention qu'il suscita. Au petit matin, rompu, il s'en fut dormir.

Vinrent le gel, la neige et le vent, les longues nuits et les matins glacés. Ainsi qu'il l'avait dit, Il resta parmi les siens et travailla dur, sans s'apercevoir que les gens le regardaient différemment. Il était humble. Comment alors aurait-il vu la fierté dans les yeux des autres.

Sassassolan grandit encore durant l'hiver. Au premier jour du printemps, le cœur sur le cœur de son père, il reprit son sac, et quitta son village en direction du Midi.

Il commença par de modestes collines qui bien vite le lassèrent. Il attaqua des pentes plus abruptes, qu'il vainquit sans effort. Semaine après semaine, il conquérait des montagnes chaque fois plus élevées. Semaine après semaine, il gagnait en force et en confiance. A la fin de l'été, il avait vaincu plus de la moitié des sommets. Au terme de l'automne, il avait vaincu toutes les montagnes du Midi.

Ce fut un de ses amis qui l'aperçut le premier sur le chemin du retour, marchant d'un pas serein parmi les feuilles mortes. Un enfant, comme lui. Vite, il courut jusqu'au village en hurlant la bonne nouvelle. Les gens quittèrent leurs travaux, Akalassolan ôta ses gants de peau, et les Sages enfilèrent leurs tuniques de cérémonie.

Le festin fut encore plus joyeux et abondant que l'an passé. Les visages étaient rougis de froid et fendus de sourires. Sassassolan raconta bien des histoires, mais celle qui imposa le silence à tous fut le récit de l'ascension de Nôsha, souveraine montagne du Sud. Sassassolan parla de l'azur profond, chanta les neiges éternelles, frémit au souvenir de l'immensité à ses pieds étendue, et pleura quand il évoqua son premier pas au sommet de Nôsha. Alors tous furent impressionnés, et tous furent émerveillés.

L'hiver s'installa. On voulut épargner à Sassassolan un travail éprouvant. « Repose-toi » lui disaient les gens « Etudie tes cartes » conseillaient les Sages. Lui déclinait poliment cette prévenance. Il n'y voyait qu'amitié et gentillesse. Son regard d'enfant ne pouvait déceler les aspirations plus profondes que ses actes engendraient. Dur labeur et rudes tâches furent ses compagnes. L'hiver passa.

« Père, Ô ma Source. Me permettras-tu de partir pour deux années, demanda Sassassolan à l'orée du printemps. Je veux aller d'Occident en Orient. Un an ne suffira pas.

Akalassolan leva ses yeux vers son fils, cet enfant déjà plus homme que tout homme. « Tu n'es pas rassasié, mon Fils, Ma Seconde Vie. Un père doit nourrir son enfant à sa faim. Quelqu'un ici m'aidera. Vas, et reviens-moi vite.

Il le regarda partir sur le chemin du couchant, le cœur rempli d'amour. Mais il ne chanta pas avec les gens, il ne partagea pas leur liesse. Akalassolan était sombre. Sombre, mais sans tristesse.

Au sommet d'Yyassab, Sassassolan est debout. La force qui émane de lui est si intense qu'il ne sent ni le vent, ni le froid. La nuit règne. Mains sur les hanches, menton haut, il attend. Les yeux à l'Orient, il attend. Loin, très loin, le ciel se teinte et s'irise. Une à une les étoiles se retirent. Les ténèbres cèdent. Alors, lentement, là bas, sur l'autre rive de la mer de nuages, paraît Yyast, l'immense gardienne du Levant, découpant ses arêtes sur le soleil naissant.

Sassassolan goûte sa victoire et contemple la prochaine. Car bientôt, c'est Yyassab qu'il verra se fondre dans le crépuscule. Bientôt. Lorsqu'il aura vaincu celle qu'il regarde aujourd'hui.

Les deux ans ont passé. L'automne s'achève, et Sassassolan est revenu. Ce ne sont pas un, ni deux festins qui ont été préparés, mais dix. Ce ne sont pas une, ni deux nuits de récits et de souvenirs que l'enfant a donné, mais dix. Car les gens sont avides et veulent savoir. Leurs bouches sourient et leurs yeux demandent. Alors Sassassolan raconte. Encore et encore. Et tous sont émerveillés, tous sont impressionnés.

Dès lors, on construit une grande maison pour l'enfant et on le prie d'y emménager. Chaque matin, on lui apporte un pain chaud tout juste tiré du four, et du lait de brebis agrémenté des meilleurs fruits secs. Chaque soir, on lui livre du bois, pour que son foyer soit toujours vigoureux. Chaque jour, il reçoit un présent. Une fois, c'est un épais tapis de laine et de soie. L'autre fois une jatte de terre cuite où est peint son beau visage. Puis c'est le musicien qui lui compose une ode, et le poète un sonnet. Il est dans tous les cœurs, sur toutes les langues et dans tous les sommeils.

L'hiver s'abat, plus terrible que jamais. Mais personne n'a froid ; personne ne tremble. Car chaque jour qui passe voit le jour du printemps s'approcher. Et tous le savent :

Ce jour là, Sassassolan chargera ses épaules, étreindra longuement son père, et, sous une pluie de fleurs, au son des chants et des vivats, prendra la route qui mène au centre de son pays. Le pays où sont les plus hautes montagnes de la Terre.

Alors tous attendront et compteront les jours. Tous verront le printemps luire, l'été brûler et l'automne souffler. Et lorsque tombera la dernière feuille, Sassassolan leur reviendra.

A la lumière des feux de joie, encerclé d'oreilles avides, il leur dira les chemins, il évoquera les pentes et les parois. Il leur narrera les crêtes et les plateaux. Puis ses yeux s'agrandiront, et son cœur battra plus vite. Et leur cœurs battront à l'unisson. Son visage d'enfant s'illuminera et ils prendront cette clarté. Et tous seront impressionnés, tous seront émerveillés. Car alors Sassassolan leur racontera la plus haute parmi les hautes, celle qui caresse le ciel et parle aux étoiles. Sassassolan leur racontera Aster.

Ce temps là est loin maintenant. Sassassolan est vieux maintenant. Seul, dans sa grotte au flanc de la montagne, parfois, il se souvient.

Il se rappelle leurs yeux à son retour et leurs bouches remplies de questions.

Il se rappelle le grand silence lorsqu'il leur dit.

Il se rappelle les flammes dans leurs regards et les rictus sur leurs lèvres.

Ce jour-là, ils piétinèrent ses quelques biens

Ce jour-là, ils brûlèrent sa maison.

Ce jour-là, ils le chassèrent du village.

Parfois, son père vient le visiter dans ses rêves. Alors ils parlent tous les deux.

« Mon Fils, ma Seconde Vie, pourquoi as-tu renoncé à gravir la plus haute des montagnes de la Terre ?

« Père, Ô ma Source. Si je l'avais fait, qu'aurais-je pu accomplir après ?

**FIN**

Note : ce conte est gracieusement mis à votre disposition, que vous souhaitiez l'utiliser dans un cadre privé ou professionnel. Seules sa reproduction et sa publication, sous quelque forme que ce soit sont subordonnées à l'autorisation écrite de l'auteur.

© *Philippe Coste* 2009

